1° COMMENT RECONNAITRE LE CARBONATE D'AMMONIAQUE MÉLANGÉ AVEC LA MATIÈRE DES VOMISSEMENTS ?

2° QUELS SONT LES CHANGEMENTS QUE SUBIT LA CONFORMATION GÉNÉRALE DU CRANE, DEPUIS L'APPARITION DE CETTE BOITE OSSEUSE JUSQU'A L'AGE ADULTE ?

3° QUELLES SONT LES CAUSES DE L'ENGOUEMENT DES HERNIES ? QUELS SONT LES SIGNES QUI ANNONCENT CETTE COMPLICATION ?

4° QUELLES SONT LES CAUSES DE LA BRONCHITE ?

N° 20.

THÈSES

PRÉSENTÉES ET PUBLIQUEMENT SOUTENUES

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 24 MARS 1838 ;

SUIVIES

D'UNE NOTICE SUR L'ILE DE LA TRINIDAD ;

PAR

THOLOZAN (PIERRE-MICHEL-FLORÉAL),

Né à la Basse-Terre (GUADELOUPE) ;

Membre du Cercle Médical de Montpellier ;

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE VEUVE RICARD, NÉE GRAND, PLACE D'ENCIVADE, 3.

1838.

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b22361157

A MES BEAUX-FRÈRES,

CLAUDE GUIBAUD,

A St-Pierre (Martinique);

LE VICOMTE SCIPION DE BARRÈS,

Au Port d'Espagne (Trinidad).

Amis sincères, parents affectionnés, vous m'avez toujours donné les plus vifs témoignages d'attachement; recevez l'expression de toute ma gratitude, en attendant le plaisir de bientôt vous embrasser.

A MON EXCELLENT AMI,

J.-B. ITIER,

A Châteauroux, en Dauphiné.

Mon cher Itier,

J'aime à vous réunir à ceux qui me sont chers; recevez les adieux d'un ami qui vous dédie ce faible et tardif tribut académique. Le souvenir des lieux dont je parle vous rappellera celui des amis avec lesquels vous avez passé plus de quinze années. Adieu donc, et peut-être encore au revoir!

Jn THOLOZAN.

A MONSIEUR

Jh GUIBAUD AINÉ,

A Marseille.

Recevez, Monsieur et ami, l'expression de la reconnaissance et de l'attachement que commandent des bontés dont je garderai toujours la mémoire.

Jn THOLOZAN.

PREMIÈRE PARTIE.

SCIENCES ACCESSOIRES.

N° 23. — COMMENT RECONNAÎTRE LE CARBONATE D'AMMONIAQUE MÉLANGÉ AVEC LA MATIÈRE DES VOMISSEMENTS ?

Le carbonate d'ammoniaque, mêlé à des liquides alimentaires, peut se reconnaître au moyen des procédés suivants : faire chauffer la matière des vomissements dans un appareil composé d'une cornue et d'un récipient ; le carbonate d'ammoniaque, se volatilisant dans l'eau bouillante, passera dans le récipient qu'on aura soin de maintenir à une basse température en l'entourant d'un linge mouillé. Il s'y condensera sous formes d'aiguilles, qui formeront une couche plus ou moins épaisse. Il sera alors facile de reconnaître ce sel aux caractères suivants : il est blanc, caustique, piquant, très-volatil ; il se dissipe spontanément à l'air, même à la température ordinaire. Son action sur le sirop de violette qu'il verdit, et l'odeur d'ammoniaque

qu'il répand , ne laisseraient point de doute sur le caractère de la substance offerte à l'appréciation du médecin légiste en multipliant les expériences ; on pourrait encore , sur le produit obtenu , agir séparément sur des portions divisées. Ainsi une de ces parties , dissoute dans l'eau à la température ordinaire , donnerait , au moyen d'une évaporation ménagée, des cristaux octaédriques , puis , par l'absorption du gaz acide carbonique, passerait à l'état de bi-carbonate ; tandis qu'en agissant sur une autre portion , les cyanures jaunes de potassium et de fer , les sulfures alcalins , ne fourniraient pas de précipité , quand le bi-chlorure de platine en solution concentrée donnerait un précipité jaune. La chaux, enfin, broyée avec du carbonate d'ammoniaque, en dégagerait la base reconnaissable à son odeur vive et piquante.

On constaterait la présence de l'acide carbonique par le moyen d'un acide : l'effervescence produite par le gaz , au moment qu'il se dégage, ne laisserait aucun doute sur la nature d'un des facteurs du carbonate d'ammoniaque.

DEUXIÈME PARTIE.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

N° 418. — QUELS SONT LES CHANGEMENTS QUE SUBIT LA CONFORMATION GÉNÉRALE DU CRANE, DEPUIS L'APPARITION DE CETTE BOÎTE OSSEUSE JUSQU'A L'AGE ADULTE ?

Parmi les tissus généraux de l'économie animale, à qui doit-on donner le premier rang dans l'ordre de formation ? Ce problème, encore à résoudre pour les physiologistes, n'est pas fait pour nous encourager dans la question qui nous est posée. Nous dirons, toutefois, que ce n'est pas le système osseux. Composé en grande partie de matière inorganique, il n'apparaît que plus tard au milieu des autres tissus qui sont venus prendre rang dans la série. S'il faut en croire Rolando, au système nerveux appartiendrait le droit d'ancienneté. Cette opinion, que partagent MM. Prévost et Dumas, est fortement combattue par la grande majorité des savants, au nombre desquels nous devons nommer M. Serres (de l'Institut). Ce célèbre anatomiste pense, en effet, que le système vasculaire est l'élément primitif organique par excellence ; et ses travaux sur l'anatomie du cerveau tendent à prouver que les diverses parties de l'axe cérébro-spinal et du système nerveux en général ne se montrent que postérieurement aux artères qui leur sont destinées. Ainsi donc, ce n'est que plus tard qu'apparaît le système osseux, dont nous avons à dire quelques généralités avant de nous occuper du crâne.

Quelles que soient les modifications sous lesquelles il se présente,

dit Bichat, le tissu osseux a partout la même nature; les mêmes éléments le forment ; or, ces éléments sont spécialement une substance saline calcaire et une substance gélatineuse. Les anciens rangeaient les os parmi les parties blanches, parmi les tendons, les cartilages. Cependant il suffit d'en examiner l'intérieur, pour voir, par la rougeur qui les distingue, que beaucoup de sang y aborde. Les véhicules de ce sang ont été divisés en trois ordres de vaisseaux. Les uns appartiennent à la cavité médullaire des os longs; les autres au tissu celluleux et au tissu compacte. L'illustre physiologiste pensait que les deux derniers ordres de vaisseaux étaient destinés à déposer le phosphate calcaire; car, dans les cartilages d'ossification, dit-il, les vaisseaux blancs apportent seuls la gélatine: dans les autres cartilages, il en est de même; en sorte que cette espèce de vaisseau serait destinée, dans les os formés, à nourrir leur parenchyme cartilagineux, tandis que ces vaisseaux rouges appartiennent davantage à la portion calcaire.

La cause de l'ossification est inconnue comme celle de la formation organique en général, a dit Béclard, mais elle peut affecter tous les tissus; non-seulement le tissu osseux lui-même peut prendre un développement insolite sans cause appréciable, mais les systèmes cellulaire, musculaire, peuvent, par l'effet d'une disposition particulière à l'individu, prendre tous les caractères qui appartiennent à l'ossification, comme l'a démontré M. Kühnholtz, par le seul fait de cette propension que lui et M. le professeur Lordat ont appelée *diathèse osseuse.*

Il paraîtrait, d'après les travaux de Béclard, que l'ossification commence dès la cinquième semaine de la vie intra-utérine. L'occipital est le premier os du crâne qui apparaît. La clavicule, les mâchoires, et successivement l'humérus, le fémur, le tibia, etc., l'avaient déjà précédé; mais il a devancé le rachis de quelques jours seulement.

C'est par l'occipital, avons-nous dit, que commence l'ossification dans le crâne. Les auteurs diffèrent entre eux sur le nombre de points par où commence cette organisation. M. Cruveilhier en admet

quatre : un pour l'écaille, un pour chaque partie latérale ou portion condyloïdienne, un pour la portion antérieure ou basilaire. L'écaille existe constamment vers le milieu du deuxième mois ; la nature, en commençant par ce point le travail d'ossification, lui a aussi assigné une fonction qui semble justifier cet ordre de primauté, par la présentation de l'occiput dans l'immense majorité, des accouchements. M. Cruveilhier, en admettant comme Bichat et contre l'opinion de Béclard, l'ossification sur la ligne médiane pour l'écaille et la portion basilaire, semble se mettre en contradiction avec cette grande loi de conjugaison établie par M. Serres (de l'Institut).

L'occipital une fois pourvu de plusieurs points d'ossification, d'autres se développent dans le sphénoïde ; ceux des grandes ailes, qui ne sont bien distincts que du quarantième au quarante-cinquième jour, apparaissent pour former cette partie essentielle de la base du crâne, et s'étendent comme pour recevoir le lobe moyen du cerveau ; puis apparaissent successivement les pariétaux, dont les bosses saillantes seront plus tard, dans l'accouchement, deux guides secourables. Le coronal, en se réunissant aux pariétaux, forme la fontanelle antérieure ; les temporaux et l'ethmoïde complètent l'ensemble de la cavité. Ces points d'ossification une fois apparus, le travail s'établit par irradiation : on aperçoit d'abord des points rougeâtres, puis on voit le phosphate calcaire se répandre en rayonnant du centre à la circonférence.

La tête, dans l'embryon, forme une espèce de vésicule ovale à énormes dimensions relativement à la totalité du corps ; on ne saurait, à cette époque, distinguer le crâne de la face ; une membrane mince, continue dans toutes ses parties, en constitue les parois ; la dure-mère et le périoste y sont tellement confondus, qu'on ne peut les séparer avec précision ; l'ossification du crâne commence de la base à la voûte, en sorte qu'à la naissance, elle offre cette première partie entièrement ossifiée, à l'exception des parties les plus saillantes ; les surfaces inférieures, destinées à protéger les organes les plus précieux à l'exécution des actes de la nouvelle vie,

devaient être plus avancées dans leur organisation ; la tête, dans l'accouchement, changeant quelquefois de forme en traversant le bassin, avait besoin d'être suffisamment protégée pour résister aux efforts qui se passent principalement sur les corps des os sphénoïde et occipital, le rocher et une partie du coronal. A la voûte, au contraire, les os y étant très-minces, dépourvus de substance spongieuse, sont séparés par des intervalles membraneux formés par l'adossement du péricrâne et de la dure-mère ; ces espaces, plus larges là où ces os se rencontrent par leurs angles, vont former les fontanelles. Quel avantage ne résulte-t-il pas, pendant l'accouchement, de la mobilité et de la souplesse de ces parois supérieures, qui, en chevauchant l'une sur l'autre, diminuent les diamètres de la tête de l'enfant, et favorisent son passage à travers le bassin, tout en exerçant une compression sur la partie correspondante du cerveau, qui peut être jusqu'à un certain point sans danger pour la vie de l'enfant ?

Le crâne, chez le fœtus, a la forme d'un ovoïde allongé ; il acquiert ensuite graduellement les caractères qu'il présente chez l'adulte. Après avoir augmenté jusque-là sa capacité, il continue à s'accroître dans l'épaisseur de ses parois ; les fontanelles s'effacent de bonne heure ; les sutures sont complétées, et l'on n'aperçoit entre les engrenures qu'un léger reste des lames membraneuses, dont l'ossification s'opère encore plus tard. Il arrive quelquefois que les fontanelles persistent ; les sinus frontaux, se développant, viennent, dans certains cas, par l'écartement exagéré de leurs lames, mettre obstacle à la juste appréciation des dimensions cérébrales par l'angle facial de Camper. Les bosses frontales et pariétales n'offrent plus les saillies qu'elles avaient antérieurement, tandis que l'apophyse mastoïde augmente de volume. Puis le tissu spongieux du crâne, qui avait pris de l'accroissement dans l'âge adulte, disparaît ensuite insensiblement ; comme par un retour sur lui-même, il diminue d'épaisseur ; on voit s'aplatir les lames externes comme aux bosses pariétales ; les os se soudent entre eux de manière à faire disparaître les sutures ; le phosphate calcaire, augmentant de jour en jour, remplace la matière

gélatineuse qui disparaîtrait elle-même tout-à-fait, si la mort, en venant mettre un terme à cette transformation, n'épargnait ainsi à l'homme le spectacle de sa propre dégradation.

TROISIÈME PARTIE.

SCIENCES CHIRURGICALES.

N° 1050. — QUELLES SONT LES CAUSES DE L'ENGOUEMENT DES HERNIES ? QUELS SONT LES SIGNES QUI ANNONCENT CETTE COMPLICATION ?

L'engouement est un accident particulier aux hernies intestinales : c'est, comme son nom l'indique, une accumulation de matières fécales et gazeuses dans une anse d'intestin. On sent, par le seul fait de cette définition, qu'on ne peut le rencontrer dans des hernies formées par des organes autres que ceux qui font partie du tube intestinal ; ainsi l'épiplocèle, le cystocèle, n'auront point à lutter contre cette complication.

L'engouement se déclare le plus ordinairement dans les hernies anciennes, volumineuses, adhérentes, irréductibles ou non contenues ; l'âge avancé y prédispose particulièrement ; on conçoit facilement qu'à cette période de la vie, l'inertie qui frappe les organes en général, privant l'intestin d'une force de réaction suffisante, les mouvements péristaltiques de celui-ci ayant moins de vigueur que dans les âges précédents, il en résulte nécessairement une stase plus

prolongée des matières solides, liquides ou gazeuses, dans le conduit qui les renferme et qui doit par la suite les expulser au dehors. C'est un phénomène qui se présente d'ailleurs chez le vieillard bien portant, sujet presque toujours à des constipations opiniâtres. Si, en outre de ces considérations, on réfléchit à la gêne toujours croissante que les organes déplacés éprouvent dans l'exercice de leurs fonctions, et notamment dans la difficulté de faire retourner dans l'abdomen les matières qui en proviennent, on aura la cause de l'engouement des hernies chez le vieillard : des mets de difficile digestion causant des flatuosités le provoquent souvent, ainsi que des causes purement physiques, comme des pelotons de vers, des corps durs et volumineux inattaquables par les forces digestives.

La paresse du ventre et la constipation sont les signes avant-coureurs de l'engouement dans les hernies; puis le ventre se météorise, la tumeur augmente de volume, sans être toutefois douloureuse au toucher. Les matières une fois accumulées dans la hernie s'arrêtent au bout supérieur. Alors survient une série de phénomènes nouveaux : des nausées, des vomissements de liquides d'apparence glaireuse et bilieuse, prenant enfin les caractères de la matière stercorale. Cependant l'inertie la plus complète règne à l'autre extrémité du tube intestinal; la hernie au toucher n'est que médiocrement dure, peu douloureuse et irréductible. Une crise heureuse se manifeste enfin; des selles copieuses viennent peu à peu mettre un terme à cet état inquiétant, qui, s'il était de trop longue durée, donnerait lieu à la fâcheuse complication de l'étranglement dont nous ne devons point nous occuper.

QUATRIÈME PARTIE.

SCIENCES MÉDICALES.

N° 1694. — QUELLES SONT LES CAUSES DE LA BRONCHITE ?

Toutes les fois que la température de l'air ou de l'eau (dit M. Broussais, phleg. chron.) vient à diminuer autour de l'homme, qui d'ordinaire baigne dans ces fluides, la peau se refroidit, ses évacuations cutanées diminuent, le sang est en moindre quantité dans l'organe cutané, dans le tissu cellulaire et dans les membres; il abonde dans la muqueuse pulmonaire, ce qui est démontré par un sentiment de plénitude qu'on inspire dans la poitrine; l'exhalation et la sécrétion muqueuse y sont augmentées. Si, après la cessation de la cause, l'équilibre n'est pas rétabli, l'homme a une irritation morbifique dans la membrane des bronches.

On me pardonnera de citer textuellement ces éloquentes paroles qui définissent, d'une manière si claire et si précise, les causes provocatrices d'une affection et l'affection elle-même.

La bronchite, ou le catarrhe aigu des auteurs, est donc une phlegmasie qui a son siége dans la membrane muqueuse des bronches. Si, dans la définition que nous avons adoptée, il résulte pour nous qu'un air froid et humide soit presque l'unique cause de cette affection, d'autres circonstances peuvent aussi secondairement y donner lieu, quand le défaut de précautions hygiéniques vient tantôt seul, tantôt se joignant à la cause générale, provoquer la maladie ou lui

donner plus d'intensité. Nous mentionnerons d'abord l'humidité agissant sur les parties du corps que l'homme tient d'habitude chaudement couvertes, telles que les pieds et la poitrine; l'ingestion d'un liquide froid quand le corps est en sueur ; l'inspiration d'air brûlant ou de gaz irritants ; tout exercice exagéré des organes respiratoires, qui, en provoquant un afflux plus considérable de sang, les dipose à l'irritation, par exemple, des excès de chant ou de déclamation. Si plusieurs éruptions cutanées sont accompagnées de bronchite, telles que la scarlatine, la rougeole, etc., nous la considérerons plutôt, dans ces cas, comme un mode de manifestation de ces maladies elles-mêmes, que comme une affection distincte.

Ce que nous venons de dire se rapporte à la bronchite contractée sporadiquement; mais souvent cette affection prend un caractère épidémique, et parcourt, comme en un clin d'œil, des provinces entières : c'est ce que l'on a appelé *follette, grippe* ou *influenza.* Des opinions diverses ont été émises sur les causes qui la produisent. Sydenham a décrit une épidémie de ce genre qui parut en Angleterre en 1685; après avoir fait remarquer que cette année avait été précédée de deux hivers longs et rigoureux, à ce point que la Tamise gelée donnait passage aux voitures, et qu'on y tenait marché comme sur une place, et que le dégel survenu au mois de Février avait coïncidé avec l'irruption de cette maladie catarrhale, il ne voit pas, dans l'appréciation de ces circonstances, des raisons suffisantes pour conclure que cet état météorologique était la cause productrice de cette épidémie. Recourant alors au *quid divinum* d'Hippocrate, il en attribue l'origine à des altérations secrètes et cachées provenant des entrailles de la terre, et à l'influence des corps célestes. Joseph Frank, dans son traité de pathologie, compare l'apparition des fièvres catarrhales aux irruptions des Barbares du nord, tout en les rapportant à une constitution actuelle inconnue.

Cependant si l'on veut, en se rappelant de récents souvenirs, tenir compte des phénomènes atmosphériques qui ont coïncidé avec la dernière incursion de la *grippe* ou *influenza*, on pourrait, certes, avec quelque raison, en attribuer la cause génératrice au froid humide. On

ne peut s'empêcher de convenir que l'hiver dernier (de 1836 à 1837) fut un des plus propres à engendrer cette maladie. Sans avoir été très-froid, il fut un des plus précoces, des plus humides et des plus longs qu'on ait eus depuis long-temps. On se rappelle que la neige tomba en abondance, à Montpellier, vers la fin d'Octobre. Dès la chute de l'automne, l'Angleterre, couverte de brouillards, éprouvait l'obscurité des nuits au milieu du jour; et les journaux rapportent que, le 5 Janvier, par le 23me degré de latitude, près de l'île de Cuba, le navire le Hussard éprouva, par un vent du nord, un froid de plus de + 12° Réaumur, température des plus basses qu'on ait jamais ressentie aux Antilles, même sur les montagnes à 1200 mètres d'élévation. Voilà bien des circonstances qui peuvent, certes, venir à l'appui de cette manière de voir; et aussi, sans recourir aux causes occultes, aux insectes répandus dans l'air, à la conjonction des planètes, l'opinion de cet auteur (1) qui attribue l'apparition des fièvres catarrhales épidémiques à la fonte des neiges sur les montagnes glaciales du pôle boréal, est une de celles qui paraîtrait la plus naturelle.

(1) Most.

NOTICE

PHYSIQUE ET MÉDICALE

SUR L'ILE DE LA TRINIDAD.

CE fut à son troisième voyage que Colomb, parti des îles du Cap-Vert (1), et allant à la recherche des Indes-Orientales où il croyait atteindre, parvint jusqu'au 5e degré de latitude au nord de la ligne; pressé vivement par son équipage, qui s'imaginait voir son vaisseau s'embraser aux feux de l'équateur, force lui fut d'arrêter là sa course. Il se dirigea alors au nord-ouest, et le dimanche 1er Août 1498, il était en vue d'une île qu'il nomma *Trinidad*, du nom de la solennité du jour. Ayant longé la côte septentrionale, il se vit en face d'un immense bassin, communiquant à l'Océan par diverses issues plus ou moins resserrées et formées par des îlots et un cap allongé, d'où s'échappaient de rapides courants contre lesquels il eut longtemps à lutter, et qu'il appela les *Bouches du Dragon*. Parvenu enfin à les franchir, et frappé de la silencieuse majesté de cette mer, resserrée par la côte occidentale de l'île, et de l'autre par le continent voisin de l'Amérique, qu'il découvrit enfin, il lui donna le

(1) Robertson, histoire de l'Amérique.

nom de *Golfe Triste*, appelé depuis golfe de la Baleine ou de *Paria*, du nom de la côte opposée qu'il visita. Il y reconnut les diverses embouchures de l'Orénoque, et remonta jusqu'au cap Paria : c'est dans ce trajet que transporté à l'aspect de ce rivage découpé de promontoires et de baies, il crut réellement, dit Herréra, avoir touché au paradis terrestre.

Le golfe de Paria est une immense rade de vingt lieues de large et d'environ trente de longueur : c'est, dans toutes les saisons, un abri sûr pour les navigateurs, qui n'ont point à y redouter ces ouragans ordinairement si terribles aux Antilles ; aussi l'a-t-on appelé avec quelque raison un port qui peut contenir toutes les flottes de l'univers. C'est le rendez-vous de nombreuses troupes de cachalots (1) qui viennent s'y faire harponner par des baleiniers. Les débris de cette pêche y ont attiré des milliers de requins qui y pullulent dans un accroissement effrayant. On y rencontre aussi le *pantouflier*, autre squale, que son aspect hideux a fait nommer le diable de mer.

La Trinidad n'offre point l'aspect bouleversé des Petites-Antilles ; une chaîne de montagnes longeant la côte septentrionale, et qui continue une branche secondaire des Andes qui vient aboutir dans la même direction au cap Paria, un groupe de monticules au sud

(1) En 1809, une baleine, portée par la marée, se laissa échouer sur une grève assez rapprochée de la ville du Port-d'Espagne. Quand la mer se fut retirée, le colossal mammifère, ne pouvant se dégager du fond de vase où il s'était enfoncé, s'agitait en mouvements convulsifs dont les vibrations dans l'air produisaient un bruit semblable aux mugissements de plusieurs taureaux. Les pêcheurs des environs, profitant de la mésaventure, se disposent à faire bonne curée, en dépeçant l'animal à coups de hâche. Sur ces entrefaites, la baleine se trouvant à flot par le retour de la marée, se dégage, gagne la mer, en laissant comme en otage plusieurs centaines de livres de graisse qu'on lui avait retirées. Tous les habitants de la ville du Port-d'Espagne peuvent attester ce fait; il est même consigné dans la gazette du jour, où je l'ai lu.

et un autre au centre de l'île, sont autant de points aux pieds desquels sont venus se déposer les alluvions des grands fleuves de l'Amérique-Méridionale et de l'Orénoque principalement. Si l'on considère la direction des courants se dirigeant du sud-est au nord-ouest, depuis le fleuve des Amazones, les rivières des Guyanes, et l'Orénoque, et qui vont aboutir par l'intérieur de son golfe aux Bouches du Dragon, on pourra se rendre raison de la rapidité avec laquelle ces dépôts ont dû façonner l'île telle qu'elle est aujourd'hui, offrant à peu près la forme d'un parallélogramme d'environ 263 lieues marines carrées. Le défaut de profondeur du golfe vers la base occidentale, couverte de lagunes et de grèves immenses, la nature du terrain qui s'élève insensiblement vers l'intérieur, sont là pour attester l'ancien séjour des eaux. Ainsi, si les prêtres de Memphis, parlant à Hérodote (1), croyaient tenir comme un présent du Nil le Delta de l'Égypte, toute cette partie de l'île, d'ailleurs d'une si rare fertilité, pourrait de même être regardée comme un don des fleuves voisins. La chaîne des montagnes de la côte nord, évidemment réunie dans les premiers temps à cette branche qui vient finir au cap Paria, en aura été probablement détachée dans une des violentes convulsions du globe.

Cette opinion est d'autant plus fondée, que les produits naturels de l'île diffèrent en grande partie de ceux des Petites-Antilles. Le plus grand quadrupède que rencontrèrent les Européens dans ces dernières, était l'agouti (2), tandis que le pécari, le paca, le cerf (*cervus americanus*), habitent le territoire de la terre-ferme, aussi bien que celui de l'île opposée. On n'y rencontre point le serpent fer de lance de la Martinique, le boa, et une nombreuse variété d'ophidiens dont la morsure n'est point dangereuse, et dont quelques-uns, connus sous le nom de serpents corail et à colliers, parcourent en tout sens les forêts. S'il faut s'en rapporter aux chasseurs, on y

(1) Cuvier, considérations sur les révolutions du globe.
(2) *Idem.*

voit un serpent court et gros, dont la morsure est rapidement mortelle, vivant en communauté d'habitation avec le paca ou lapo, espèce de rongeur que Buffon tenta vainement d'accoupler avec le lièvre; mais l'existence de cet animal, vulgairement appelé mapipi, serait fort douteuse. Dauxion-Lavaysse, qui a parcouru la Trinidad en tous les sens, ne l'a jamais rencontré (1); et pendant un séjour de dix-sept années dans la colonie, je n'ai jamais ouï dire qu'il ait fait de victimes. Cependant les grands carnassiers du continent y sont inconnus, quand de l'autre côté du golfe on entend rugir le tigre d'Amérique ou jaguar. Le terrible caïman de l'Orénoque est remplacé par un petit crocodile se tenant sur le bord des rivières et des étangs, qui se contente de faire la guerre aux jeunes quadrupèdes et aux oiseaux de basse-cour. Il est, à la Trinidad, une espèce de vautours (*vultur jota, urubu*) ayant à peu près les mœurs du percnoptère d'Égypte; ils vivent de charognes, et se tiennent le jour sur les toits des maisons et à l'entour des habitations; leur utilité les a rendus l'objet de la protection de l'autorité, et il était, sous le gouvernement espagnol, défendu de les tuer, sous peine d'amende; un émigré francais, l'abbé Le Goff, curé du Port-d'Espagne, voulut les naturaliser à la Martinique dans un voyage qu'il fit à cette colonie: on leur offrit en vain une pâture abondante et conforme à leur instinct; ils disparurent tous de l'île ou sont morts bientôt après. Une pareille entreprise, mais dans un sens d'utilité tout-à-fait opposé, a eu lieu à la Guadeloupe; le serpent jaune de la Martinique qu'on y a transporté (s'il faut en croire une vieille tradition) n'aurait pas pu s'y perpétuer. Ainsi donc, la Trinidad différant en cela des Petites-Antilles, possède la grande majorité des productions du continent qui constitue aujourd'hui la république de *Vénézuela;* une chose digne d'attention et qui peut servir à l'histoire physique du pays, c'est que les produits de même espèce, arbres ou animaux, y sont toujours d'une nature moins robuste : il n'est pas jusqu'au guaco et à la salsepareille, qui ne passent pour avoir plus de vertu à la

(1) Dauxion-Lavaysse, voyages aux îles de Trinidad, etc., etc.

terre-ferme que dans l'île voisine. Ces différences de détails n'infirmeront point l'opinion que j'ai émise sur le démembrement des deux contrées. Un violent tremblement de terre, éprouvé à la Trinidad, le 25 Septembre 1825, légèrement ressenti aux Antilles, et qui a retenti dans la côte opposée avec une égale intensité, ne prouve que trop l'ancienne réunion des deux territoires.

La Trinité, quoique située vers les 10° au nord de la ligne, jouit d'une température modérée; le thermomètre n'y monte guère au-dessus de 28° R., où il atteint assez communément dans les étés des pays froids; cette chaleur est d'autant plus supportable, qu'elle est presque continuelle et ne succède pas aux frimas par de brusques transitions. L'île, arrosée de rivières, rapprochée des grands cours d'eau qui se jettent dans son golfe, rafraîchie par les vents alisés, est couverte de rosées abondantes dont l'évaporation, aux premiers rayons du soleil, absorbe le surcroît des chaleurs; les nuits, pures et fraîches, brillant de tout l'éclat des constellations des deux hémisphères, y donnent une température de + 16 à 18° R. Dauxion-Lavaysse dit y avoir vu le thermomètre à + 10° R. sur les montagnes de la côte nord, qui n'ont guère plus de 800 mètres d'élévation. Cette assertion me paraît un peu exagérée.

Pendant mon séjour dans un des plus beaux quartiers de la côte occidentale, celui de Naparima, alors que j'assistais à un de ces magnifiques levers du soleil, il m'arrivait souvent, par un ciel embrasé, de contempler des champs immenses de cannes, dont la noire verdure disparaissait au-dessous des brouillards condensés par la fraîcheur matinale; et à mesure que l'astre du jour s'éloignait de l'horizon, je voyais alors se dissiper cette *mer de rosée*, et la riche végétation de ces campagnes m'apparaître dans toute sa splendeur.

La saison des fortes pluies est plus marquée à la Trinidad qu'aux Antilles; elle commence à la fin de Juin et finit en Octobre ou Novembre : c'est ce que l'on est convenu d'appeler l'hivernage; c'est aussi l'époque des grandes chaleurs; les vents d'est sont alors moins fréquents; des *avalasses*, ou fortes ondées, sont précédées d'éclats de tonnerre, succédant à des éclairs qui embrasent l'hémisphère d'un

bout de l'horizon à l'autre ; les *savanes* sont alors inondées, et la fabrication du sucre est impossible. La quantité d'eau tombée pendant cette saison s'élève jusqu'à 80 pouces, quand, dans le reste de l'année, on ne compte ordinairement que de 8 à 9 pouces, y compris les rosées. Si l'on compare cette évaluation à celle observée en France, où l'on n'a guère plus de 18 à 20 pouces d'eau par année, on aura une idée des effets produits par de telles inondations.

Les vieux colons ont observé depuis long-temps qu'il pleuvait davantage dans l'île avant les défrichements : c'est un fait déjà constaté par Volney aux États-Unis, bien qu'il cite une observation contraire dans le Kentucky ; j'ai observé moi-même, sur une habitation que je dirigeais, un réservoir alimenté par une source d'eau prise à quelque distance, entièrement desséché depuis de nouveaux établissements commencés aux environs.

Un objet digne de l'attention du naturaliste, à la Trinidad, est son lac d'Asphalte, situé vers la *bande* occidentale, en deçà du promontoire qui s'avance comme pour fermer le golfe à sa partie méridionale, et former, avec le continent, la *bouche du serpent*. Ce lac a environ une demi-lieue de long, sur à peu près la même largeur ; il est situé près de la mer, et a quatre-vingt pieds d'élévation. On trouve une eau limpide et courante dans les crevasses de l'Asphalte ; ces crevasses, de forme conique, ont le fond si liquide, qu'en y enfonçant des perches, elles disparaissent pour se retrouver sur le rivage. Dauxion, qui a analysé cette production comme il a pu, sur une quantité de deux livres, l'a trouvée composée à peu près dans les proportions suivantes : pétrole 11, silice 10, alumine 5, substance charbonneuse 4, oxide de fer 2 ; total 32 onces. Les terres des alentours, imprégnées de bitume, sont d'une grande fertilité et produisent des fruits délicieux. Là où l'on a vu la veille un îlot de quelques pieds de diamètre, on voit le lendemain un gouffre en entonnoir qui l'a englouti ; quand reparaît à côté un autre îlot qui se couvre de végétation : c'est dans ce voisinage que se trouve un gouffre au fond de la mer, qui, quand il la fait bouillonner, vomit une quantité considérable de pétrole. Dans la partie orientale, vers la

baie de Mayaro, est un autre soupirail qui produit des détonations, et dont le bruit ressemble à celui du canon ou du tonnerre; bientôt après les vagues jettent sur le rivage des morceaux de bitume noir et brillant comme du jaïet. En doublant le cap Guataro, on laisse cette atmosphère imprégnée de bitume, et les regards se promènent avec complaisance sur une baie de quatre lieues d'étendue, parée, dans toute sa longueur, d'une forêt de cocotiers. C'est dans ces lieux que l'on a vu quelquefois le lamantin venir, du séjour des eaux, pâturer l'herbe fraîche du rivage.

Je ne ferai point ici l'énumération des maladies naturelles au pays; on y trouve à peu près la constitution des climats chauds, en tenant compte de l'influence des localités, influence qui fait sentir son action dans les différents points de la colonie, suivant l'exposition, la hauteur des lieux. Ainsi, la partie de l'île adossée à la chaîne septentrionale est généralement saine; des vallées arrosées de rivières d'une eau limpide et pure y offrent des sites admirables et à l'abri des fortes chaleurs qu'on éprouve dans les quartiers bas et découverts; le thermomètre s'y maintient de 20 à 25° Réaumur pendant le jour. Dans cette partie sont les vallées de Maraval, de Ste-Anne, de Santa-Crux, etc. La côte occidentale, couverte de lagunes et de grèves plantées de palituviers, envahies et délaissées par les marées du golfe, dégagent des exhalaisons maladives : de là les fièvres intermittentes, les hydropisies pour les gens du pays, et des hépatites pour les Européens. *Les fluxions de poitrine*, et par suite les phthisies catarrhale, tuberculeuse, etc., y sont moins fréquentes qu'à la Martinique; celle-ci, hâchée en tout sens, sillonnée de vallons tournoyants et de pitons escarpés, expose à des refroidissements quelquefois subitement mortels, et auxquels succèdent ces phlegmasies des voies respiratoires. On a prétendu à tort que les fièvres éruptives (1) ne régnaient pas aux Antilles; dans une de ces épidémies qui y sont assez fréquentes, j'ai été atteint de la rougeole à la Martinique; et der-

(1) Dictionnaire de médecine, article *acclimatement*.

nièrement encore la scarlatine vient de sévir fortement à la Trinidad, où elle a principalement frappé sur les enfants.

Une cruelle maladie, l'éléphantiasis des Grecs, fait encore dans l'île des progrès effrayants : cette affection me paraît vouloir y jouer le même rôle que la maladie scrofuleuse en Europe, qu'elle remplace. Il y a, entre ces deux états morbides, des traits de ressemblance faciles à saisir, et ils diffèrent notablement dans d'autres : l'humidité est un des agents les plus propres à les faire naître, mais dans des circonstances de température différentes; si la constitution lymphatique, la mauvaise alimentation prédisposent aux scrofules, l'éléphantiasis paraît quelquefois tenir à de semblables causes dans les pays chauds. On a remarqué encore qu'une nourriture dont le poisson ou le porc serait la base, tendrait à en favoriser le développement. Cependant il arrive souvent que des individus, européens ou créoles, rouges ou noirs, offrant l'apparence d'une santé florissante et dans des conditions d'hygiène opposées à celles que je viens de citer, en sont subitement atteints. On sent alors que l'influence active et incessante de l'humidité et de la chaleur est là pour modifier l'économie en altérant la vitalité du système absorbant. Quelques enfants, créoles de la Trinidad, pendant les premiers temps de leur séjour à Paris, furent pris d'engorgements aux ganglions lymphatiques du cou : un prompt retour dans le climat natal en produisit bientôt la résolution. Ce dernier fait démontre clairement la différence des deux affections, qui, comparées sous d'autres points de vue, semblent présenter tant de rapprochements.

On a cru assez généralement, jusqu'en 1817, que la fièvre jaune ne régnait pas à la Trinité. A cette époque, les garnisons de troupe noire avaient été remplacées par des bataillons venus d'Angleterre; une foule de militaires renvoyés du service avait passé aux colonies: il y avait alors encombrement, qu'on me passe le mot. La fièvre jaune qui parcourait les Antilles parut aussi à la Trinité. Ne peut-on pas se demander pourquoi antérieurement, quand il ne se manifestait que des cas sporadiques de fièvre bilieuse inflammatoire, la maladie prit tout à coup le caractère épidémique? Si la fièvre jaune

naissait sous l'influence des matières végétales en putréfaction, quelle colonie plus que la Trinité offre la plénitude de cette condition? et depuis quarante ans elle n'a été visitée qu'une fois par le fléau; et aussi peut-on raisonnablement avancer que la fièvre jaune soit originaire des Antilles? Que la peste vienne du Delta d'Égypte, et le choléra des bords du Gange, rien de plus juste. L'habitant des bords du Nil et l'Indien sont d'abord tous deux frappés; mais où a-t-on vu les indigènes des Antilles atteints par la fièvre jaune? Le nègre l'est-il davantage? Et parmi les blancs, le créole qui n'a pas séjourné dans les pays septentrionaux, et l'Européen réellement acclimaté, ne jouissent-ils pas de la même immunité? Il faut donc reconnaître, pour l'existence de la fièvre jaune aux Antilles, la présence d'un grand nombre d'Européens ou d'Américains du nord : le typhus des camps ne naît-il pas sous les mêmes conditions de nombre et d'entassement? Et si l'on considère que les tempéraments sanguins sont toujours les premiers affectés; quand ceux dont le sang a été *appauvri* par un long séjour ou par les fièvres intermittentes échappent à la maladie, ne pourrait-on pas raisonnablement conclure que la fièvre jaune est une affection inflammatoire aiguë, *febris acuta sanguinea*, d'abord sporadique, et qui, par le nombre et l'entassement, prend le caractère épidémique, semblable à l'étincelle qui, isolée, ne jette qu'une faible clarté, et, mise en contact avec des matières inflammables, produit une prompte et générale conflagration? Rousseau sentait trop bien cette vérité, quand il disait dans cet aphorisme, digne d'Hippocrate : l'haleine de l'homme est mortelle à l'homme. Le moyen thérapeutique le plus convenable serait donc d'abondantes saignées générales et locales employées aux premiers moments de l'invasion; car quelques heures plus tard, quand le sang, devenu corps étranger, a fait irruption dans tous les tissus, le malade est voué à une mort presque certaine.

La colonisation de la Trinité ne date que de 1783. Une cédule promulguée par le roi d'Espagne, Charles III, y appela des étrangers de toute nation qui y formèrent des établissements. Quand la révolution vint troubler les colonies, un grand nombre de Français des

îles voisines y furent chercher un asile ; des colons de St-Domingue y arrivèrent suivis d'une partie de leurs esclaves. Bientôt après, la Trinité passa sous la domination britannique ; des émigrés français au service de l'Angleterre, dans les régiments coloniaux, licenciés peu de temps après, se fixèrent dans la colonie. Le gouvernement anglais, sans donner continuation légale à la cédule de Charles III, facilita de nouveaux établissements, et c'est sans doute dans cet esprit de tolérance que la feuille officielle du pays porta long-temps cette épigraphe : *Tros, Tyriusque, mihi, nullo discrimine agetur.*

Dans la lutte qui a précédé l'affranchissement de l'Amérique espagnole, quand, dans la Colombie, les deux partis se faisaient une guerre sans merci, la Trinidad donnait tour à tour asile aux vaincus, qui y venaient mettre à l'abri des massacres les femmes et les enfants. Ce fut du temps de ces émigrations que se déclara, dans la ville du Port-d'Espagne, une gale épidémique : je ne sais si l'habitude où l'on est, aux colonies, de se donner la main à chaque rencontre, ou cet entassement d'un grand nombre de personnes, furent les causes qui contribuèrent à faire prendre à la maladie ce caractère ; toujours est-il qu'elle se propagea au point que tout le monde fut atteint ; c'est à cette époque qu'ayant un nègre à faire traiter, je le plaçai chez une vieille femme qui tenait un hôpital particulier. Un jour elle me parla d'un insecte presque imperceptible qu'elle retirait des pustules avec la pointe d'une épingle, en me le désignant sous le nom de *chique* (*pulex penetrans*) de *la gale* : c'était l'*acarus scabiei.* Cette bonne femme ne se doutait pas alors, plus que moi, de tout l'intérêt dont cet insecte serait plus tard l'objet de la part des savants.

On trouve encore, à la Trinidad, quelques restes des anciens indigènes de l'île. Leur physionomie diffère notablement de celle des anciens Caraïbes qui habitaient autrefois les Petites-Antilles. Ils n'ont pas l'attitude spirituelle et belliqueuse de ceux-ci, et se rapprochent, pour les mœurs, de la tribu des *Waraouns* qui habitent les marais des bouches de l'Orénoque. Le gouvernement les a réunis sur divers points dans de petites sociétés connues sous le nom de missions. Là,

sous l'autorité des corrégidors et des curés, ils vivent, dans une heureuse indolence, du produit de leur chasse et de leur pêche ; heureux quand ils peuvent se procurer du rhum pour s'enivrer ! c'est, jusqu'à présent, presque le seul emprunt qu'ils paraissent vouloir faire à la civilisation.

FIN.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. CAIZERGUES, Doyen. Clinique médicale.
BROUSSONNET. Clinique médicale.
LORDAT, *Examinateur*. Physiologie.
DELILE. Botanique.
LALLEMAND, *Président*. Clinique chirurgicale.
DUPORTAL. Chimie.
DUBRUEIL. Anatomie.
DUGES. Pathologie chirurgicale, opérations et appareils.
DELMAS, *Suppléant*. Accouchements.
GOLFIN. Thérapeutique et Matière médicale.
RIBES. Hygiène.
RECH. Pathologie médicale.
SERRE. Clinique chirurgicale.
BÉRARD. Chimie médicale-générale et Toxicologie.
RENÉ. Médecine légale.
RISUEÑO D'AMADOR. Pathologie et Thérapeutique générales.

PROFESSEUR HONORAIRE.

M. Aug. Pyr. De CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. VIGUIER, *Suppléant*.
KUHNHOLTZ.
BERTIN.
BROUSSONNET fils.
TOUCHY.
DELMAS fils, *Examinateur*.
VAILHÉ.
BOURQUENOD.

MM. FAGES.
BATIGNE.
POURCHÉ.
BERTRAND, *Examinateur*.
POUZIN.
SAISSET.
ESTOR.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

SERMENT.

En présence des Maîtres de cette École, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés ; et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime, si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobres et méprisé de mes confrères, si j'y manque !